**Études rurales**

**180 | 2007**
**Cafés et caféiers**

# Café des montagnes, café des plaines

**François Bart**

**Édition électronique**
URL : http://journals.openedition.org/etudesrurales/8505
DOI : 10.4000/etudesrurales.8505
ISSN : 1777-537X

**Éditeur**
Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**
Date de publication : 30 novembre 2007
Pagination : 35-48

**Référence électronique**
François Bart, « Café des montagnes, café des plaines », *Études rurales* [En ligne], 180 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 03 septembre 2018. URL : http://journals.openedition.org/etudesrurales/8505 ; DOI : 10.4000/etudesrurales.8505

© Tous droits réservés

CAIRN
chercher : repérer : avancer

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETRU&ID_NUMPUBLIE=ETRU_180&ID_ARTICLE=ETRU_180_0035

# Café des montagnes, café des plaines

par François BART

| Editions de l'EHESS | *Études rurales*

2007/02 - 180
ISSN 0014-2182 | pages 35 à 48

Pour citer cet article :
— Bart F., Café des montagnes, café des plaines, *Études rurales* 2007/02, 180, p. 35-48.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.
© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.
La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# CAFÉ DES MONTAGNES, CAFÉ DES PLAINES

François Bart

Si la dimension binaire de la caféiculture, *Arabica* et *Robusta,* est devenue une donne essentielle tant elle recouvre des enjeux de qualité, de prix, de notoriété et de politique commerciale, elle est en revanche difficile à appréhender avec précision : on peut évoquer à ce propos des lacunes documentaires et statistiques, d'une part, et le fait que certaines classifications escamotent partiellement ou totalement cet aspect de la production, d'autre part. De plus, cette dimension binaire ne s'affiche pas toujours clairement et ne semble pas susciter des dynamiques paysagères spécifiques. Au contraire, il arrive fréquemment à l'*Arabica* et au *Robusta* de coexister, de se mélanger, au gré des terroirs et des choix culturaux, déterminés aussi par les contraintes d'entretien des plants et de commercialisation des grains. Si l'*Arabica* est quasi exclusif dans des pays comme la Colombie ou l'Éthiopie, il est associé au *Robusta* dans beaucoup d'autres, comme le Brésil, le Cameroun, l'Ouganda, l'Inde ou le Vietnam. Le *Robusta* l'emporte, lui, en Côte d'Ivoire, en Indonésie et à Madagascar.

## Quelques fondements et implications du diptyque arabica-robusta

Dans l'opposition arabica-robusta on retrouve des repères familiers : le haut et le bas, le fin et le fort, le cher et le moins cher, autant de diptyques susceptibles de baliser les représentations des consommateurs. Il suffit de lire les descriptifs des paquets de café pour constater que le marketing ne cesse de jouer sur ces deux tableaux, liant l'arabica aux terres d'altitude et de montagne, à des arômes « subtils », « doux » et « suaves », quand le robusta est, lui, associé assez systématiquement à l'« énergie », à la « force » et à un « goût prononcé ». La notion de bas, de plaine, perçue comme dévalorisante, est soigneusement esquivée et n'apparaît qu'en filigrane, comme envers du décor de l'arabica.

### La dimension agronomique

Le genre *Coffea* est d'une très grande complexité. On connaît plus d'une centaine d'espèces, mais deux seulement sont cultivées et approvisionnent le marché : *Coffea arabica* et *Coffea canephora.* Dans cette deuxième espèce, la variété *Robusta* est de loin la plus répandue. *Coffea arabica* est originaire des hauts plateaux d'Éthiopie méridionale, qui abritent d'importants peuplements de cet arbuste entre 1 300 et 1 800 mètres d'altitude. L'espèce *Coffea canephora,* d'origine africaine elle aussi, pousse naturellement en Afrique subéquatoriale.

Les peuplements naturels de caféiers, souvent qualifiés de caféiers « sauvages », intéressent de plus en plus les projets de développement en quête de labels de qualité « d'origine » et de

marchés de niche : cela semble être particulièrement le cas en Éthiopie[1].

L'espèce *Coffea arabica,* dont les grains et les décoctions de feuilles sont connus depuis longtemps chez certaines populations d'Éthiopie, comprend de multiples variétés issues d'une longue histoire de sélection, de mutation, d'hybridation et de transferts [Wellman 1961 ; Coste 1968a et 1968b]. Parmi les plus connues, on peut citer *Bourbon, Typica, Maragogype, Mondo Novo,* etc. Dans ce registre, l'un des phénomènes contemporains majeurs est le développement de variétés naines *(Caturra),* hybrides naines *(Catuai)* et hybrides *(Catimor),* offrant des possibilités de haut rendement ou de meilleure résistance à des maladies telles que l'anthracnose.

L'espèce *Coffea canephora* comprend principalement les variétés *Robusta* (qui reste de loin la plus cultivée) et *Kouilou* (spontanée au Congo, au Gabon et en Côte d'Ivoire).

## La dimension agroécologique

Le caféier est fondamentalement un arbre des tropiques humides, dont le cycle végétatif est étroitement lié aux précipitations, lesquelles doivent être abondantes pour susciter une bonne floraison et doivent ensuite diminuer pour permettre une maturation optimale des cerises. On estime ainsi qu'une pluviométrie annuelle de 1 500-1 800 millimètres répartis sur huit mois représente les conditions pluviométriques idéales. Les deux variétés principales de caféiers diffèrent par leurs exigences et contraintes thermiques.

*Coffea arabica* craint autant le gel que *Coffea robusta* mais exige moins de chaleur : le premier supporte mal les températures supérieures à 30 °C, alors que le second souffre quand le thermomètre descend en dessous de 10 °C. Cette combinaison de paramètres thermiques fait que le caféier *Arabica* trouve ses conditions optimales de croissance à l'étage altitudinal des *tierras templadas,* c'est-à-dire à des altitudes moyennes comprises entre 600 et 2 000 mètres, en principe hors de portée des gelées nocturnes. Selon les latitudes et les conditions climatiques locales (degré hygrométrique en particulier), l'étage de l'*Arabica* se situe ainsi vers 600-800 mètres dans les États brésiliens de São Paulo et du Paraná, entre 800 et 1 500 mètres au Costa Rica, et entre 1 000 et 1 800 mètres en Afrique orientale.

Le caféier *Robusta* est, lui, au contraire un marqueur des terres basses, chaudes et humides, à moins de 1 000 mètres d'altitude, où il rencontre souvent le cacaoyer (Côte d'Ivoire, Ghana, Brésil, Madagascar). Dans les régions les plus humides, où les amplitudes thermiques journalières sont moindres, il parvient à atteindre 1 200-1 300 mètres, comme sur les rives ougandaises du lac Victoria, où il constitue le fondement de la caféiculture du Buganda. Cette *catena* des caféiers est particulièrement nette dans ce qui reste de la caféiculture camerounaise, où les *Arabica* occupent les pentes du mont Oku, en pays *bamiléké,* à plus de 1 500 mètres, quand le *Robusta* prévaut en pays *bamoun,* à moins de 1 000 mètres. Un étagement identique s'observe aussi au Vietnam, devenu l'un des plus gros producteurs mondiaux de café en jouant sur les complémentarités des deux variétés.

1. Information que l'on doit au géographe Julien Dupuy.

D'une façon générale, le *Robusta,* comme son nom l'indique, est plus résistant aux maladies que l'*Arabica* ; il tolère aussi des sols plus lourds.

### La dimension agroéconomique

Elle est d'abord tributaire d'une différence gustative : les arabicas, réputés pour leur douceur, sont les cafés les plus demandés sur le marché ; ils l'emportent sur les robustas, plus corsés, voire un peu amers.

La deuxième différence, liée à la précédente, concerne le taux de caféine : les robusta en contiennent deux à trois fois plus que les arabica, ce qui les rend plus énergisants.

De nombreux assemblages (comme on le dit pour le vin) jouent sur ces complémentarités, mais le marché international révèle un différentiel de prix en faveur de l'arabica. D'après l'OIC (Organisation internationale du café), les prix moyens pondérés des arabica sont, ces dernières années, jusqu'à près de deux fois plus élevés que ceux des robusta (tableau p. 38).

Dans ce contexte, la « révolution » qu'engendrent les variétés d'arabica à haut rendement (VHR) est d'importance : sur le plan économique, elle permet, en particulier dans des pays d'Amérique centrale, d'augmenter les revenus de certains producteurs, assurant une nouvelle viabilité aux plantations malgré des façons culturales plus contraignantes ; sur le plan environnemental, en revanche, la logique d'intensification qui prévaut (densification des plantations, arrachage ou émondage d'arbres d'ombrage nécessaires aux variétés plus héliophiles) contribue à une dégradation environnementale.

### Quelles dimensions paysagères ?

Le diptyque « café des hautes terres/café des basses terres », s'il a sans doute une signification forte en termes de prix, de qualité, de marketing, apparaît moins fondamental quant aux dynamiques territoriales et paysagères auxquelles il contribue. La diversité des paysages du café tient principalement à la diversité des acteurs (petits exploitants ou grandes fermes), aux caractéristiques physiques des terroirs (pentes, sols, ressources en eau) et, plus encore, aux modalités d'insertion des caféiers dans la trame végétale, culturale et agraire. Ce qui fait les paysages du café, c'est aussi l'environnement du caféier[2] : ce sont autant les caractéristiques de la topographie (versants), des aménagements agraires (banquettes, terrasses), des pratiques culturales (taille, associations culturales) que les nuances variétales. Toutefois, la principale modification paysagère est liée à la diffusion, surtout en Amérique latine, de nouvelles variétés d'*Arabica* à haut rendement (*Caturra, Catuai,* etc.), lesquelles sont plus exigeantes en lumière, taillées plus bas et plantées de façon plus dense.

L'enjeu paysager et environnemental est alors celui du passage d'une caféiculture « traditionnelle » sous ombrage à une caféiculture « moderne » dépourvue de couvert arboré. On touche là à une controverse très ancienne dans les milieux agronomiques du café, qui a trait aux vertus et aux tares de la complantation et

2. Ce thème a été développé par le groupe MOCA dès 1992, dans le n° 38 de *GÉODOC* (Université de Toulouse-Le Mirail), intitulé *Le café et son environnement alimentaire. Paysages et paysans face à la crise.*

Prix moyens pondérés des principaux types de cafés (en $ US/livre)

| | arabica doux Colombie | autres arabicas doux | arabica Brésil | robusta |
|---|---|---|---|---|
| moyenne 2005 | 115,7 | 114,8 | 102,2 | 50,5 |
| moyenne 2006 | 116,8 | 114,4 | 103,9 | 67,5 |
| avril 2007 | 116,1 | 114,6 | 102,2 | 79,5 |

Source : OIC.

de l'association. Les paysages en portent encore la marque, avec des pays où le caféier a été planté seul et d'autres où les directives des agronomes ont prôné, voire imposé, la complantation. En Afrique de l'Est, c'est par exemple toute la différence entre le Rwanda et le Burundi, qui relèvent de la première tradition, et la Tanzanie (versants du Kilimandjaro), où les caféiers se dissimulent presque systématiquement dans des bananeraies complantées de grands arbres.

Il nous faut aussi rappeler que les plantations de caféiers, quels que soient leurs dimensions, les variétés cultivées, les types de gestion et de pratique culturale, présentent quelques traits communs qui font qu'on les reconnaît aisément. Ne dépassant pas 3 mètres de haut, ces arbustes, plantés avec régularité, et dont le feuillage persistant est vert sombre, « nappent » littéralement les plateaux et les versants, qu'ils agrémentent, selon les saisons, tantôt de l'éclat et des parfums des fleurs[3] blanches, tantôt de la couleur jaune, puis rouge, des cerises qui tendent à alourdir les rameaux les plus fins. Ajoutons que, à l'exception notable du Brésil et de quelques régions productrices, la culture du caféier est majoritairement une culture paysanne, peu mécanisée, intégrée dans des petites exploitations familiales pratiquant souvent la polyculture, quelquefois associée à l'élevage.

Au-delà des repères paysagers universels de cette culture répandue dans l'ancien et le nouveau monde tropical [Tulet 2000], une grande diversité existe, pour peu que l'on prenne en compte les effets d'emboîtement d'échelles, si importants pour l'analyse des mosaïques que constituent les paysages caféiers. Quelques exemples, dispersés à travers le monde et tirés de travaux récents[4], montrent la diversité des paysages et des dynamiques en cours.

3. La fleur du café, par sa délicatesse, sa fragilité, le parfum qu'elle exhale, la promesse qu'elle contient, son caractère éphémère, très lié aux épisodes pluvieux, est un symbole fort de cette culture. En témoignent le titre et la couverture d'un ouvrage de synthèse sur les caféiculteurs de l'Amérique hispanophone : J.-C. Tulet et J. Gilard eds., *La fleur du café. Caféiculture de l'Amérique hispanophone* [2000]. Dans ce livre, Robert Vazquez écrit : « C'est surtout dans les textes poétiques que le rouge de ses grains, le vert intense de ses feuilles et la blancheur de ses fleurs donnent un support séduisant aux exaltations de l'époque. » (P. 256)

4. Nous avons privilégié les travaux des membres du groupe MOCA (GDR basé à Toulouse dans les années 1990) mais avons aussi utilisé d'autres travaux plus récents.

## Paysages caféiers patrimoniaux : entre origine, veille et réveil

Il est des espaces de hautes ou de basses terres où le caféier est véritablement installé, intégré, au point de faire partie d'une tradition, de porter une histoire, elles-mêmes mises en exergue en invoquant éventuellement l'origine, au service de la qualité.

### L'Éthiopie : du caféier sauvage à la caféiculture de qualité

Commencer ce parcours des paysages de la caféiculture par l'Éthiopie [Bart 1994 ; Gascon 2006] s'inscrit dans une logique historique selon laquelle les montagnes humides du sud-ouest de ce pays, où l'on trouve d'ailleurs des peuplements spontanés de *Coffea Arabica,* seraient le berceau du caféier ; de là il aurait traversé la mer Rouge vers le Yémen.

Les paysages de la caféiculture éthiopienne sont fortement marqués par la prédominance de la petite exploitation familiale et par l'importance du couvert arbustif, arboré, voire forestier :

> Dans les régions productrices de l'ouest, du sud et du sud-ouest (Illubabor, Wälayta, Sidamo, Gedäo), et même au Harar, il n'y a pas de grandes plantations mais, à l'intérieur des exploitations, des parcelles caféières, proches de la maison, bien fumées et sous l'ombrage de bosquets et de grands arbres, de lambeaux forestiers et parfois sous celui des faux bananiers. [...] Il s'agit plutôt de forêts souvent résiduelles, qui abritent des caféiers, ou parfois de forêts-galeries et de bosquets touffus [Gascon 2006 : 64].

Les paysages éthiopiens du café se caractérisent aussi par la coexistence, et la compétition, avec deux autres cultures : celle du faux bananier (ou *ensät*), plante nutritive essentielle du sud-ouest, et, surtout dans la région d'Harar, du *tchat,* qui tend à évincer le caféier des terrasses cultivées de cette région plus sèche.

Dans la démarche de qualité (celle des fameux Moka, du nom du port yéménite d'où le café partit vers l'Europe), commune aujourd'hui à beaucoup de producteurs, l'Éthiopie exploite, pour une clientèle de plus en plus à l'affût de « naturel », cet atout que constituent les cafés « sauvages » cueillis sous les ombrages des « forêts vierges ». Cette dimension est délibérément mise en avant dans le marketing, comme le montre cette présentation d'un « moka sauvage » éthiopien commercialisé par la brûlerie d'une petite ville française :

> En Éthiopie, pays de légende et berceau de l'*Arabica,* pousse le café des origines. Suave et doux, ce café y est cueilli sur des arbustes sauvages, au cœur des forêts qui recouvrent les montagnes de la région de Djimmah, à plus de 1 200 mètres d'altitude.

L'histoire et le paysage sont ainsi mis au service de la qualité.

### Le Kilimandjaro ou « le café au bois dormant »

Un peu plus au sud, sur les basses pentes sud et est de la plus haute montagne d'Afrique, dans le nord de la Tanzanie, la caféiculture est, au contraire, le produit d'une histoire coloniale

[Devenne 1998 ; Bart *et al.* eds 2003][5]. Introduite entre les deux guerres mondiales, elle est devenue le symbole d'un modèle *chagga,* associant polyculture vivrière, élevage et culture d'exportation. L'argent du café a été un véritable moteur de développement, vecteur de modernité, aujourd'hui mis à mal par les difficultés que rencontrent la filière et le marché.

Au Kilimandjaro, les paysages du café, répartis entre 1 000 et 1 700 mètres d'altitude, s'intègrent dans l'étage le plus densément peuplé de la montagne, communément appelé « ceinture café-banane ». Ils expriment l'intégration très forte d'une caféiculture familiale en très petites parcelles dispersées. Ils montrent aussi l'insertion des caféiers dans une logique de polyculture paysanne valorisant, au mieux, non seulement des surfaces restreintes (densités rurales de plusieurs centaines d'habitants au kilomètre carré) mais aussi plusieurs strates, qui font du café au Kilimandjaro une culture sous ombrage : au-dessus de lui, le presque omniprésent bananier, lui-même dominé par une strate arborée discontinue, composée, dans des proportions variables, d'espèces autochtones et d'espèces introduites ; au-dessous de lui parfois, associé selon des modalités variables et complexes, des plants de maïs, de taro, quelques haricots...

Ainsi le caféier, répandu presque partout, se cache et cache quelque chose. Il prend de l'âge, sans être suffisamment recépé ou replanté, dans l'atmosphère tiède, humide et verdoyante de l'ombre des nuages et des arbres de cette agroforesterie de montagne, dont les terroirs sont parcourus, sur le versant sud, par de multiples petits canaux d'irrigation permettant de surmonter le stress hydrique des saisons sèches.

Quelques rares grandes fermes *(estates),* auparavant nationalisées, aujourd'hui reprivatisées, contrastent avec ce paysage paysan et constituent de véritables trous dans la « ceinture café-banane » : leur taille, leurs pratiques, tournées vers la monoculture, l'alignement au cordeau des plants de caféiers créent des paysages plus géométriques, au caractère insolite. S'ils se déploient, souvent, eux aussi, sous couvert arboré, ils s'exposent, parfois, aux rayons du soleil, surtout quand des efforts de relance de la production se traduisent par un renouvellement des plants.

En ce début du XXIe siècle, les paysages du café du Kilimandjaro semblent figés, comme dans l'attente d'une hypothétique relance ; ils ne sont cependant pas marqués du sceau de l'éternité car les signes de déprise, quoique discrets, sont nombreux à l'ombre des bananiers.

### Machakos ou la mosaïque caféiers-cultures vivrières, symbole d'identité paysanne

Dans cette région du Kenya, située à une soixantaine de kilomètres au sud-est de Nairobi et organisée autour d'un arc de hautes collines densément peuplées (100 à 400 hab./km$^2$), la caféiculture s'intègre dans le système de la paysannerie *kamba* : polyculture complexe, paysages agraires denses [Tiffen *et al.* 1994 ; Bart 1997 ; Charlery de la Masselière et Bart 1998]. C'est là un cas de figure très classique des hautes terres est-africaines, où la production de café a été un levier de développement

5. Voir aussi B. Charlery de la Masselière *et al.* : *Kilimandjaro, le café au bois dormant*. Film vidéo (52 min.). Toulouse, Centre multimédia de l'Université de Toulouse-Le Mirail.

et est devenue une composante forte des paysages agraires.

Ces paysages, structurés en une mosaïque de champs recouvrant la plus grande partie des versants, illustrent « l'espace fractionné d'une caféiculture plurielle » [Charlery de la Masselière et Bart 1998 : 205].

Dans un contexte d'habitat dense et dispersé, le maillage des champs cultivés, qui englobe les nombreuses petites parcelles de caféiers, en général sans ombrage, présente certaines caractéristiques :

• l'extrême diversité des modes de gestion des caféières, révélée par les différences de densité et d'âge des plants, de qualité de la taille, et par la pratique ou non de la complantation (avec bananiers, maïs, haricots, manioc ou courges). Le paysage affiche ainsi clairement l'individualité des stratégies paysannes (« la revanche des individus » [*ibid.* : 209]). Chaque exploitant détermine ses choix culturaux de manière à disposer d'un maximum d'alternatives tout en minimisant les risques : le café est tantôt conquérant, tantôt en régression ;

• la pression croissante de cultures légumières, tomates en particulier, stimulées par la proximité du marché urbain mais freinées par les problèmes d'eau ;

• la présence ponctuelle de plus grandes parcelles de caféiers en monoculture correspondant à l'héritage d'anciennes grandes plantations ou à la présence d'une élite, parfois urbaine, ayant investi dans le café ;

• un semis irrégulier de petits boisements (eucalyptus) et d'arbres fruitiers (manguiers, avocatiers).

La mosaïque paysagère, la difficulté d'appréhender avec précision la place des caféiers dans la trame polyculturale et le grand nombre de dynamiques à l'œuvre expriment avec force les incertitudes qui planent sur la filière « café » : peut-on parler de « transition caféière »[6] ?

### Le Timor oriental ou le café de cueillette

L'ancien Timor portugais, qui a accédé à l'indépendance en 2002, n'est devenu producteur de café qu'au milieu du XIXe siècle, beaucoup plus tardivement que le reste de l'Insulinde et que les autres îles de la Sonde. Les exportations sont passées de 10 tonnes de café marchand en 1858 à 148 tonnes en 1865 ; elles ont oscillé ensuite, au gré de la conjoncture économique et des aléas phytosanitaires, entre quelques centaines de tonnes et plus de 2 000 tonnes par an, pour atteindre près de 5 000 tonnes à la veille de l'intervention indonésienne (1975). Aujourd'hui, grâce aux effets d'un plan de réhabilitation lancé en 1987, elles s'élèvent à 10 000 tonnes par an environ, production qui reste très modeste par rapport à celle des pays voisins. Néanmoins la caféiculture constitue l'une des rares ressources de ce petit pays dans une situation politique et économique très difficile [Durand 2002 ; Sevin 2006][7].

Les paysages de la caféiculture du Timor oriental révèlent un héritage colonial avec quelques grandes plantations, aujourd'hui

6. Expression utilisée par Chantal Blanc-Pamard à propos de Madagascar.

7. D'après des sources citées par O. Sevin [2006], le café aurait représenté près des 3/4 des exportations en 2001, et fait vivre alors, directement ou indirectement, environ 1/4 des familles du pays.

totalement disparues mais dont il reste des traces visibles (maisons de maîtres à l'abandon, vieux caféiers sous le couvert de grands arbres très âgés, des *Albizia* surtout, procurant un ombrage excessif). Aujourd'hui, le pays connaît une crise grave, caractérisée par l'incertitude foncière et l'absence de moyens financiers.

Dans un système où la caféiculture est entre les mains de petits planteurs cultivant beaucoup plus d'*Arabica* que de *Robusta,* des caféiers très peu entretenus font l'objet d'une économie de cueillette. Un habitat sommaire, des caféiers devenus si hauts que leurs cerises deviennent difficiles à cueillir, des rendements très faibles font de ce système un exemple très spécifique de caféiculture en veille, en attendant des jours meilleurs...

## Paysages caféiers en mouvement : conquête et intensification

Le caféier présente cette particularité de véhiculer à la fois des images faisant référence au passé (colonial ou autre) et des logiques d'innovation et de modernité. Nulle part il n'y a de neutralité caféière : à côté de la vision nostalgique du « bon vieux temps du café » se déploient des forces nouvelles, déclinant de nouvelles formes d'insertion dans les processus de mondialisation. Les exemples qui suivent en témoignent chacun à leur façon.

### Le Kodagu : dynamiques paysagères entre café et forêt

Le Karnataka, situé dans la partie centrale des Ghâts occidentaux (Inde), est devenu un véritable « Coffeeland », pour reprendre le titre *Coffeeland News* de l'un des deux quotidiens de ce district publiés en anglais. Dans ce pays qui produit aujourd'hui environ 4 % du café mondial, avec une nette progression depuis une vingtaine d'années (à peine 100 000 tonnes en 1985, près de 300 000 depuis la fin des années 1990), le Kodagu se situe en tête de tous les districts, avec, en 2003, plus de 92 000 tonnes, essentiellement en robusta [Moppert 2006].

Dans cette région montagneuse de la péninsule indienne, la forêt, très riche en termes de biodiversité, occupe une place encore importante. La caféiculture, vieille de deux siècles environ, y a connu un nouvel essor dans les années 1990, dans un contexte de libéralisation du marché : elle occuperait aujourd'hui plus de 80 000 hectares, soit une superficie deux fois plus grande que dans les années 1960-1970. Du coup, l'articulation entre dynamiques forestières et dynamiques caféicoles est devenue un enjeu d'actualité, d'autant plus que l'Inde, qui s'est engagée dans une politique de protection et de conservation de la nature (Forest Conservation Act de 1980), a multiplié les aires protégées dans ces Ghâts occidentaux déclarés comme l'un des huit espaces de biodiversité les plus chauds de la planète. Au sein de ce vaste ensemble, les forêts du Kodagu seraient constituées à 53 % d'espèces endémiques.

Les paysages de cette caféiculture en expansion s'inscrivent ainsi, dès l'origine, dans une dualité café-forêt. Deux siècles après son introduction, la caféiculture a été adoptée par une large part de la société du Kodagu, au point qu'elle est devenue un élément constitutif de l'identité de ce district. On est ici pleinement dans des logiques de systèmes agroforestiers qui comprennent généralement trois strates :

en bas, le caféier ou la cardamome ; en haut, un couvert arboré ; entre les deux, une grande diversité d'arbres cultivés pour leurs fruits ou leur bois, associés à de nombreuses épices (poivre, gingembre, curcuma).

Malgré la présence de quelques grands domaines hérités de la période coloniale où domine l'*Arabica,* la culture du café est pratiquée pour l'essentiel dans nombre de petites exploitations familiales, où le *Robusta* l'emporte largement sur l'*Arabica*, aux dépens parfois de la cardamome et du riz. Ces dynamiques puissantes contribuent à des modifications progressives du couvert forestier (éclaircissement, moindre diversité).

### Les Hautes-Terres du Vietnam ou la conquête caféière

Le Vietnam est l'exemple contemporain le plus spectaculaire, à l'échelle mondiale, de conquête caféière. En quelques années, ce pays s'est hissé au rang de très grand producteur, étant passé de 59 000 tonnes seulement en 1990 à 771 000 tonnes en 2003, ce qui représente 10 % de la production mondiale [Pilleboue et Weissberg 1997 ; Fortunel 2000, 2001 et 2004 ; Thai 2002].

La « fièvre du café » [Pilleboue et Weissberg 1997] s'étend sur la période 1989-1995, qui est celle de la fin des accords privilégiés liant le Vietnam au COMECON, et celle aussi des débuts de la libéralisation du marché mondial. Ce boom a d'abord touché le robusta, mais, plus récemment, le Vietnam a aussi développé l'arabica. Ce processus de conquête caféière, qui concerne plus particulièrement les plateaux centraux, s'inscrit dans un contexte, impulsé par l'État, de « reconquête », par des populations allochtones (essentiellement les Kinh), de ces Hautes-Terres, domaine traditionnel des minorités montagnardes. C'est d'un véritable front pionnier qu'il s'agit, affectant plus spécialement la province du Dak Lak. Cette puissante vague caféière, qui a sans doute contribué aux plus récents soubresauts du marché mondial, a eu, sur le plan régional et national, d'énormes conséquences territoriales, en bouleversant les rapports entre autochtones et allochtones et en faisant reculer la forêt : dans les plateaux du centre du pays, entre 1973 et 1999, près des 3/4 des surfaces forestières auraient disparu et la population de la province du Dak Lak aurait plus que quadruplé, la part des allochtones passant de 44 à 70 % de la population totale [Fortunel 2004].

Les dynamiques paysagères à l'œuvre dans cette province sont souvent caractérisées par une structure duale : agriculture de bas-fonds fondée sur le riz, zones pentues se couvrant de caféiers aux dépens de la forêt, souvent intercalés avec du maïs, parfois associés à des anacardiers. D'une façon générale, les arbres fruitiers font souvent partie intégrante du système de culture et permettent aux paysans de mieux faire face aux fluctuations des cours du café. À cet égard, cette description d'un district de Dong Nai est significative :

> Entre les rangées de caféiers on plante des rangées d'anones (pommes cannelles), qui forment le premier étage au-dessus du caféier, puis des rambutans, puis des durians, qui constituent progressivement des voûtes ombragées les unes au-dessus des autres, à l'étage le plus élevé. Par endroits on trouve des

> avocatiers, des jacquiers. Quelques exploitants intercalent les caféiers avec des poivriers [Thai 2002 : 402].

## Costa Rica et Nicaragua : modernisation caféière et arbres d'ombrage

Les implications de la modernisation caféière sont une clé de lecture essentielle des mutations à l'œuvre dans l'isthme centroaméricain.

L'exemple des dynamiques contemporaines au Costa Rica et au Nicaragua [Demyk 1996 ; Zanfini 2005] fait ressortir le rôle des arbres d'ombrage dans l'évolution des paysages. Ils font partie des pratiques culturales « traditionnelles », caractérisées par un système de polyculture associée à des arbres plus ou moins denses : on parle ainsi souvent d'« agroforesterie », dans le cadre de petites et moyennes plantations familiales. Ce système peut associer les caféiers à des avocatiers *(Persea americana),* ou bien, comme cela était particulièrement fréquent autour de Turrialba au Costa Rica, à des légumineuses[8].

En fait, dans cette partie du monde, l'évolution des paysages traduit celle du système de production, aux prises avec les mutations économiques et techniques. Il semble que les arbres d'ombrage aient été introduits à la fin du XIXe siècle. À partir des années 1950, la montée des prix du café et la diffusion de variétés naines, plus productives, plus exigeantes en soleil et plantées de façon plus rapprochée, ont incité beaucoup de producteurs à couper les arbres, progressivement évincés des plantations. Depuis 1990, au contraire, « on constate le retour progressif de l'arbre dans les caféières afin de faire face à la crise caféière en diversifiant les sources de revenu de la plantation et en limitant l'utilisation des intrants chimiques » [Zanfini 2005 : 55].

À la fin des années 1990, le Costa Rica présentait ainsi, d'une part, des paysages de caféiers, de port bas, type *Catuai, Caturra* et *Catimor,* à forte densité de plants, sans ombrage, purs produits de la modernisation, et, d'autre part, des paysages de compromis, avec ombrage régulé, qui témoignent des incertitudes du système et, ponctuellement, d'autres choix technologiques et économiques, comme la production biologique.

Au Nicaragua, où la crise est sévère, l'UNICAFE (Union nationale des planteurs) fait de la promotion pour « les caféières du prochain millénaire », système agroécologique comportant cinq strates, dont deux au-dessus des caféiers. L'arbre d'ombrage apparaît alors au cœur de la question de la survie des producteurs en temps de crise, les arbres pouvant procurer du bois d'œuvre et des fruits. Comme le dit un caféiculteur nicaraguayen :

> La récolte des oranges tombe en pleine période morte pour le café, et c'est aussi à cette période-là que les problèmes d'argent sont importants [Zanfini 2005 : 140].

Au Costa Rica et au Nicaragua, la place de l'arbre dans les paysages de la caféiculture est donc un indicateur des pratiques paysannes dans une région du monde où coexistent puissantes dynamiques de modernisation et incertitudes, logiques marchandes et logiques identitaires.

---

8. Observations de terrain datant de 1991.

## Brésil : des paysages caféiers entre dynamiques pionnières et intensification

> Le Brésil est une des grandes « frontières » au monde, et certainement la plus grande frontière agricole [Théry 2000 : 197].

Pour le premier producteur mondial, le café, qui ne représente plus qu'une faible part du total des exportations, demeure un élément constitutif de la matrice culturelle et économique du pays [Broggio *et al.* eds. 1997 : 2]. Depuis le XIXe siècle, le café rime avec « mutation », « changement », « front pionnier ».

L'État du Minas Gerais a ainsi connu, à partir des années 1980, une forte expansion de ses surfaces caféières, qui ont plus que doublé au cours de cette décennie. Dans sa partie sud, d'altitude moyenne assez élevée (700 m), où la forêt originelle a presque totalement disparu, le processus de modernisation a suscité un glissement des caféiers vers le bas des versants, de topographie plus plane mais aussi plus exposés aux gelées nocturnes. Plus au nord, la région des Cerrados, traditionnellement vouée à l'élevage extensif, est devenue une véritable frontière agricole dans laquelle la caféiculture s'est engouffrée dans les années 1970. Cette région, où les densités de population sont faibles, est dominée par une moyenne et grande caféiculture reposant sur des techniques culturales modernes. On y retrouve les paysages de fazendas :

> Les pieds de café sont plantés en ligne sur de grandes parcelles en suivant les courbes de niveau. L'espacement entre les arbres est resserré à 0,60 mètre et les expériences de densification des plantations se multiplient. L'emploi massif d'engrais chimiques est généralisé, le recours à l'irrigation de plus en plus courant [...] et la mécanisation des exploitations importante [*ibid.* : 36].

La puissante caféiculture brésilienne, de plus en plus attentive à des enjeux de qualité, est donc, plus que jamais, en mouvement[9].

Les dynamiques paysagères du café sont des indicateurs des évolutions sociales, techniques et agronomiques en cours, sur fond d'enjeu de développement et de gestion environnementale. Elles témoignent tout à la fois de la diversité des conditions locales et de leur articulation dans les processus de mondialisation.

Le café, production mondiale s'il en est, voit se multiplier les modalités de son inscription individuelle, locale, régionale et nationale, dans l'échelle du monde. Loin de véhiculer la standardisation, la vie de la caféiculture s'exprime fondamentalement par l'exaltation du spécifique : pour preuve, le nombre croissant d'« appellations » locales, qui ne lésinent pas sur des arguments d'essence environnementale et paysagère pour défendre un discours portant sur la qualité, conçue comme étant celle d'un marché de niche.

À l'échelle binaire, la valeur de l'arabica est le plus souvent promue à l'aune de l'altitude et des images de pureté que celle-ci suggère. À

9. Pour l'évolution récente de la caféiculture brésilienne, on se reportera en particulier aux travaux de P. Grandjean [2003]. Plusieurs références sont, par ailleurs, nécessaires pour éclairer le contexte de la caféiculture au Brésil : P. Monbeig [1952], R. Pebayle [1989], C. Broggio *et al.* [1996 et 1997] ainsi que H. Théry [2000].

l'échelle géographique, les spécificités du local sont souvent utilisées pour se faire une place dans un marché-monde très concurrentiel.

Les paysages du café ont une dimension patrimoniale et, de plus en plus, une valeur instrumentalisée au service du marché.

## Bibliographie

**Bart, F.** — 1994, « Éthiopie : un café d'origine », in J.-C. Tulet *et al.* eds., *Paysanneries du café des hautes terres tropicales.* Paris, Karthala : 53-67. — 1997, « Paysans caféiculteurs et gestion de l'environnement montagnard au Kenya. L'exemple de la région de Machakos », in Singaravelou ed., *Pratiques de gestion de l'environnement dans les pays tropicaux.* Talence, DYMSET-CRET (« Espaces tropicaux 15 ») : 79-90.

**Bart, F., M.J. Mbonile et F. Devenne eds.** — 2003, *Kilimandjaro : montagne, mémoire, modernité*. Pessac, Presses universitaires de Bordeaux (« Espaces tropicaux 17 »).

**Broggio, C., M. Droulers et P. Grandjean** — 1996, « Dynamique territoriale de la caféiculture brésilienne », *L'Information géographique* 5 : 184-197.

**Broggio, C., M. Droulers et P. Grandjean eds.** — 1997, *Les nouveaux enjeux du développement de la caféiculture brésilienne. Le cas du Minas Gerais* (*GÉODOC* 44, série « MOCA » nº 6).

**Charlery de la Masselière, B. et F. Bart** — 1998, « L'arbre qui cache la forêt. Filière nationale et diversification de la petite production de café au Kenya », in F. Bart *et al.* eds., *Caféicultures d'Afrique orientale. Territoires, enjeux et politiques*. Paris-Nairobi, Karthala-IFRA : 187-216.

**Coste, R.** — 1968a, *Le caféier*. Paris, Maisonneuve & Larose. — 1968b, *Mémento de l'agronome*. Paris, Ministère de la Coopération.

**Demyk, N.** — 1996, « Café et société au Costa Rica : mythes et réalités d'un paradigme national », *GÉODOC* 43, série « MOCA » nº 5 : 3-18.

**Devenne, F.** — 1998, « La caféiculture au Kilimandjaro (Tanzanie) : une affaire d'homme », in F. Bart *et al.* eds., *Caféicultures d'Afrique orientale. Territoires, enjeux et politiques*. Paris-Nairobi, Karthala-IFRA : 217-267.

**Durand, F.** — 2002, *Timór Loros'ae, pays au carrefour de l'Asie et du Pacifique. Un atlas géohistorique*. Marne-la-Vallée-Bangkok, UMLV-IRASEC.

**Fortunel, F.** — 2000, *Le café au Vietnam : de la colonisation à l'essor d'un grand producteur mondial*. Paris, L'Harmattan (« Points sur l'Asie »). — 2001, « Comment s'approprier un territoire en plantant des caféiers sur les plateaux du Centre-Vietnam ? », *Les Cahiers d'outre-mer* 214 : 123-136. — 2004, « Transformations des légitimités territoriales par la caféiculture au Vietnam », in B. Charlery de la Masselière ed., *Fruits des terroirs, fruits défendus*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail : 219-233.

**Gascon, A.** — 2006, *Sur les hautes terres comme au ciel. Identités et territoires en Éthiopie*. Paris, Publications de la Sorbonne.

**Grandjean, P.** — 2003, *Agriculture brésilienne et systèmes spatiaux*. Reims, Presses universitaires de Reims.

**Monbeig, P.** — 1952, *Pionniers et planteurs de São Paulo*. Paris, Armand Colin.

**Moppert, B.** — 2006, « Entre café et forêt. Dynamiques paysagères et gestion de la biodiversité dans le Kodagu (Karnataka, Inde du Sud) ». Thèse de géographie, Université Bordeaux 3.

**Pebayle, R.** — 1989, *Les Brésiliens : pionniers et bâtisseurs*. Paris, Flammarion.

**Pilleboue, J. et D. Weissberg** — 1997, « Caféiculture et culture du café au Vietnam », *Études vietnamiennes* 3-4 : 477-514.

**Sevin, O.** — 2006, « Le café au Timor oriental », *Les Cahiers d'outre-mer* 233 : 51-76.

**Thai, T.N.G.** — 2002, « La conquête de la caféiculture par les petites exploitations agricoles dans le district de Xuan Loc, province de Dong Nai, Vietnam », *Les Cahiers d'outre-mer* 220 : 393-406.

**Théry, H.** — 2000, *Le Brésil*. Paris, Armand Colin.

**Tiffen, M., M. Mortimore et F. Gichuki** — 1994, *More people, less erosion*. Nairobi-Londres, ACTS Press-ODI.

**Tulet, J.-C.** — 2000, « La jeunesse de la caféiculture latino-américaine », *Les Cahiers d'outre-mer* 209-210 : 31-54.

**Tulet, J.-C. et J. Gilard eds.** — 2000, *La fleur du café. Caféiculture de l'Amérique hispanophone*. Paris, Karthala.

**Wellman, F.L.** — 1961, *Coffee*. Londres-New York, Leonard Hill Books Ltd-International Publishers.

**Zanfini, A.** — 2005, « Arbres d'ombrage et café au Costa Rica et Nicaragua ». Thèse d'études rurales, Université de Toulouse-Le Mirail.

**Résumé**

François Bart, *Café des montagnes, café des plaines*

Cette courte synthèse évoque la diversité des paysages de la caféiculture mondiale dans un contexte marqué, non seulement par la dualité café d'altitude *(Arabica)*-café des basses terres *(Robusta)* mais aussi par des enjeux où interfèrent différentes questions : celle de la dimension patrimoniale de cette activité, celle de la modernisation des techniques et celle d'une demande croissante en produits de qualité spécifique. Après un bref rappel de la complexité des contextes de la caféiculture contemporaine, plusieurs exemples sont abordés, en Afrique (Éthiopie, Tanzanie, Kenya), en Asie-Océanie (Inde, Vietnam, Timor) et en Amérique latine (Costa Rica, Nicaragua, Brésil).

**Mots clés**

Afrique, Amérique latine, Asie, diptyque *Arabica-Robusta,* paysages de la caféiculture : modernité et qualité

**Abstract**

François Bart, *Coffee from the mountains, coffee from the plains*

The diversity of coffee-growing landscapes around the world is presented through the duality between coffee from high and low altitudes (respectively, Arabica and Robusta). Zones of interference between various questions are pointed out: the patrimonial question, the problem of modernization and the growing demand for products of a given quality. Several examples from Africa (Ethiopia, Tanzania, Kenya), Asia (India, Vietnam, Timor) and Latin America (Costa Rica, Nicaragua, Brazil) illustrate the complexity of contemporary coffee-production.

**Keywords**

Africa, Latin America, Asia, Arabica vs. Robusta coffee, coffee-producing landscapes: modernity, product quality